

échafauder son imagination et ses rêveries sur des faits et des principes plus que douteux, sur des assertions sans preuves. Les exemples s'amoncellent sous notre plume. Au bon air, lorsque la religion qui, nous le proclamons, est parfaitement à même de se passer de tout secours étranger, veut bien invoquer le témoignage des sciences naturelles, elles s'empressent de répondre à son appel, et, dans les cas les plus défavorables, c'est-à-dire, lorsqu'elles se taisent, faute de documents et d'expériences suffisantes, elles ne peuvent prêter au champion du rationalisme un démenti formel. Ainsi, ni les recherches de l'astronomie physique, ni celles de la géologie ne l'autorisent à regarder le globe que nous habitons comme n'ayant une durée éternelle; tandis que certaines circonstances de sa constitution physique indiquent une origine, une formation. Ainsi la chronologie mieux étudiée dépouille impitoyablement les Egyptiens, les Indiens, les Chinois, des centaines de siècles qui réjouissaient si fort l'esprit et le cœur du bon patriarche de Ferney. Ne trouvons-nous pas dans la philosophie elle-même le témoignage le plus irrécusable de la vérité du christianisme, puisque la seule négation de cette vérité, par une condition heureusement inhérente à l'erreur, conduit tant de penseurs renommés dans les absurdités aussi grossières qu'innombrables dont les philosophes, les premiers, se sont sentis humiliés? Pour démontrer à la philosophie le faux de ses maximes, sa profonde ignorance des besoins de la nature humaine, il suffit de la mettre à l'essai de ses propres théories.

D'où vient en dernière analyse l'infinité supérieure de la doctrine religieuse, si ce n'est du soin qu'a pris constamment le christianisme de conserver intact le dépôt de sa triple révélation, qui, à proprement parler, ne fait qu'une seule et même révélation? Bacon observait qu'il n'y a pas de phénomène naturel qui se puisse expliquer isolément d'une manière satisfaisante; que tous se tiennent et s'éclairent mutuellement. Cette remarque est encore bien plus vraie dans l'ordre de la religion que dans celui de la nature. Son existence toute entière remontant jusqu'à la création, et devant se poursuivre sans interruption, même momentanée, suivant la parole expresse de son fondateur, jusqu'au dernier jour qui luira sur le monde, se présente avec un ensemble et une majesté propres à confondre l'orgueil le plus intrépide, si, lorsqu'il s'agit pour lui de s'abaisser et d'adorer, il ne préférerait fermer les yeux pour nier à son aise l'éclat de la lumière. Là, tous les faits n'ont qu'un motif, tous les mystères qu'une raison. Admirable unité que cette unité catholique où tout conspire à la gloire de Dieu, même les créatures inanimées, même les créatures dévoyées et rebelles. Tous les fidèles, dit Bossuet, sont un en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ un entre eux; et cette unité, c'est la gloire de Dieu par Jésus-Christ et le fruit de son sacrifice.—Dans l'unité de l'Eglise toutes les créatures se réunissent, car Dieu veut que tout concoure à l'unité, même le schisme, la rupture et la révolte.—Telle est donc la composition de l'Eglise, mélange de forts et d'in-

firmes, de bons et de méchants, de pécheurs hypocrites et de pécheurs scandaleux: l'unité de l'Eglise enferme tout et profite de tout.... Cette Eglise, ainsi composée, dans un si horrible mélange, se dévèle néanmoins peu à peu et se défait de la paille. Le jour lui est marqué, où il ne lui restera plus que son bon grain; toute la paille sera au feu. Une partie de cette séparation se fait visiblement dans le siècle par le schisme et par les hérésies; l'autre se fait dans le cœur et se confirme au jour de la mort, chacun allant en son lieu. La grande, universelle et publique séparation se fera à la fin des siècles par la sentence du Juge.—Alors l'Eglise ira au lieu de son règne, n'ayant plus avec elle que ses membres spirituels, démembrés et séparés pour jamais de tout ce qu'il y a d'impur: cité vraiment sainte, vraiment triomphante, royaume de Jésus-Christ, et régnante avec Jésus-Christ.

P. PERENNES.

(A continuer.)

Littérature.

HISTOIRE D'UNE ROSE, RACONTÉE PAR ELLE-MÊME.

Elle releva sa tête mourante, et commença ainsi son histoire:

«Hier...—la vie des fleurs compte si peu de jours!—c'était hier, je m'en souviens encore, ma fragile enveloppe, dilatée par le premier rayon du soleil, s'entr'ouvrit doucement et me fit éclore au milieu de mes sœurs, fraîches et jolies comme elles.

Etourdie par l'air et le grand jour, je m'étais d'abord timidement cachée sous ma plus large feuille: mais peu à peu, le premier instant d'étonnement passé, je me hasardai à lever la tête, et à regarder curieusement autour de moi.

Ma tige s'élevait gracieuse sur un des plus beaux rosiers, qui jamais nient pris naissance dans ce pays, où l'on nous cultive par centaines, pour nous cueillir et nous vendre à peine écloses.

Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, je voyais des roses, partout des roses. Je crus d'abord que, seules, nous remplissions l'univers; mais un oiseau vint à passer: mon regard le suivit dans son vol, l'alouette au haut des airs commençait sa chanson; mille bourdonnements confus s'élevaient dans les grandes herbes; je compris qu'il y avait dans le monde d'autres êtres que des fleurs.

Alors, ma pensée grandissant, je me demandai qui avait créé tout ce que je voyais et moi-même. Un souffle léger glissa dans l'air et remplit l'espace d'un seul nom: Jehova.—Ce nom éveilla dans mon esprit naissant une pensée inexprimable de grandeur et d'amour, et cette pensée m'inspira un hymne de reconnaissance au créateur du ciel, de la terre et des roses. Je sentis que, s'il est beau, s'il est doux de vivre, il est plus beau, plus doux encore de rendre grâce à Dieu de la vie qu'il nous a donnée. Je saluai le maître de la nature; je le remerciai de ce qu'après avoir dispensé la vie à tant d'êtres divers, il m'en avait fait ma petite part en m'envoyant aussi, à moi, faible fleur, un rayon de soleil pour me réjouir.

Après ma prière, je promennai ma vue avec ravissement sur ce qui m'entourait; j'admirai le soleil, je contemplai le ciel, je bus la rosée, j'écoutai le vol des sylphes et le chant du grillon; mon calice entr'ouvert aspirait l'air pur du matin: mon parfum, bien faible encore, s'exhalait doucement; je m'abandonnai à la vie, et je me mis à jouir nonchalamment de l'existence en me bercant heureuse sur ma tige.

Cependant j'étais étonnée de voir mes sœurs tristes et languissantes. Quelques-unes même pleuraient; hélas! elles reconnaissaient déjà le sort que nous préparait l'avenir. Ecloses de la veille, elles avaient un long jour d'expérience, et presque toutes, plus épanouies que moi, en savaient beaucoup plus sur les choses de ce monde. Voilà pourquoi, sans doute, des larmes s'échappaient de leur calice et tombaient en gouttes brillantes sur leur vert feuillage.

Moi, tout occupée à me débarrasser de mon enveloppe, à déplier mes pétales, à m'épanouir au plus vite, je n'avais garde de songer que cette vie à peine connue, et que je trouvais si douce, eût pour tous des peines amères et une prompt fin.

Les discours de mes sœurs ne tardèrent point à m'éclairer. Elles devaient gravement et faisaient de grandes conjectures sur ce qui allait leur advenir. Les roses ne se ressemblent point entre elles. Il y a dans leur caractère une foule de nuances qui les distinguent. Les unes sont folles, coquettes et légères; d'autres sages, dociles et sérieuses. Et cette différence se marquait bien dans la diversité de leurs souhaits.

—Que m'importe d'être cueillie ce matin ou ce soir, disait une rose à cent feuilles, esprit fort qui se payait orgueilleusement sur sa tige; ne faut-il pas toujours finir par là? Le zéphir a passé, emportant mes parfums sur son aile. Que me faut-il de plus? J'ai vécu; je veux mourir.

—Oh! non pas moi, s'écria plus loin une rose du Bengale. Qu'ai-je fait dans ce champ, sinon d'éclore? Je ne connais rien ici-bas. Le soleil est beau, sans doute; mais, sous les lambris dorés, il y a des plaisirs et des fêtes, j'en veux ma part. A la clarté de ces lustres splendides, aux sons mélodieux des cadences légères, je veux entourer de mes fraîches guirlandes la taille gracieuse de la jeune fille. Mêlée à sa blonde chevelure, sans aiguillon pour elle, je la suivrai dans ses fêtes pour la parer et l'embellir; voilà le destin que j'envie.

—Oui, qu'on me cueille, s'écria près de moi une rose pourpre, à la tige altière, qu'on me cueille, qu'on me porte à la ville. Ici, nul ne me voit, et je veux être vue. J'étale dans ce champ mes plus vives couleurs, le zéphir passe et m'oublie; je suis belle cependant. Je veux aussi briller et plaire; n'importe pour cela d'être cueillie! Ce n'est pas acheter trop cher un jour de bonheur et de gloire.

—Sotte chose que de plaire, répondit d'une voix aigre la rose unique. Moi, je veux vivre d'abord, et vivre pour moi-même. Vous n'entendez rien à ce monde, mes sœurs. S'épanouir le moins qu'on peut afin de prolonger son existence, renfermer ses parfums en soi pour mieux en jouir, voilà le bonheur. Bonsoir, Mes-